

Réflexions de vacances sur la pédagogie

Autor(en): **Oguey, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse**

Band (Jahr): **41/1950 (1950)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-113730>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PREMIÈRE PARTIE

Réflexions de vacances sur la pédagogie

PÉDAGOGIE (*παιδαγωγία*), s.f. Education morale des enfants. L'art de la pédagogie.

PÉDAGOGUE (lat. *paedagogus*, de *παιδαγωγός*), s.m. Dans l'antiquité, esclave qui menait à l'école les jeunes garçons. // En un sens plus général, chez les anciens et chez les modernes, celui qui enseigne les enfants, qui a soin de leur éducation. // Fig. Il se dit le plus souvent en mauvaise part : « C'est là pour un pédagogue l'occasion d'entamer un beau discours. » (J.-J. Rouss.) // Adj. « Un ton impérieux et pédagogue. » (J.-J. Rouss.) // Par extens. Celui qui s'arroe le droit de censurer les autres.

(*Dictionnaire Littré*, dix-septième édition, 1932, page 836.)

La statue de Gutenberg, à Strasbourg, représente le célèbre maître imprimeur sortant de sa presse une feuille où sont inscrits ces mots : ET LA LUMIÈRE FUT. Sans chicaner l'artiste sur le pouvoir créateur de la presse à imprimer, on peut admettre qu'en une formule symbolique, confondant volontairement la pensée écrite et le véhicule de cette pensée, il a voulu dire que l'imprimerie permettrait d'apporter la lumière à ceux qui en seraient dépourvus...

Rien ne nous empêche donc d'imaginer qu'un homme ignorant, mais intelligent et sincère, saisi d'une vocation soudaine, désire éduquer les enfants, sans, pour autant, devenir esclave, ni user d'un ton impérieux ou morigénant, et qu'il veuille, à cet effet, s'éclairer de tout ce que l'imprimerie pourrait lui transmettre de lumière sur la pédagogie. Il ne négligerait pas les flambeaux anciens, dont les rayons gardent toute leur valeur, et

s'approcherait avec avidité des foyers plus récents. Hélas, il constaterait bien vite que, pendant sa lecture d'un ouvrage, il en paraît dix, dans toutes les langues ; à supposer qu'il ait la faculté et le courage de tout lire, la prolifération de ces sources lumineuses aux interférences multiples et curieuses ne tarderait pas à le plonger dans un éblouissement complet.

Parti dans l'intention d'apprendre par les livres à enseigner et éduquer les enfants, il se demanderait avec angoisse si la pédagogie est une science parfaite à ce point complexe qu'une vie suffirait à peine à l'assimiler, ou au contraire si cette inflation d'études, d'essais, de traités et de publications n'est pas le signe d'une pseudo-science en gestation désordonnée, encore à la recherche d'un Newton, d'un Laplace ou d'un Einstein !

Nous pourrions certes le tirer pratiquement d'affaire en lui conseillant tout simplement de s'inscrire à l'une ou l'autre de nos Ecoles Normales d'où il sortira capable (n'oublions pas notre hypothèse : il a la vocation) d'enseigner et d'éduquer. Mais au cours de ses études, il sera élève plus qu'apprenti-maître, et ses leçons de pédagogie lui paraîtront peu de chose en regard de la somme effrayante des connaissances qu'il avait entrevues. Et nous aurions éludé le dilemme fondamental qu'il se posait en toute conscience et qui ne comporte qu'une réponse : la pédagogie n'est pas et ne sera jamais une science !

Cette proposition, où le futur pourrait paraître imprudent, ne choquera ni les savants, ni les hommes raisonnables. La science jouit d'un prestige proportionné à l'ignorance de ceux qui lui vouent un culte aveugle, alors que le vrai savant qui aime sa science en connaît la valeur, mais aussi les limites. Qu'est-ce qu'une science, sinon des faits, des phénomènes, des lois surtout dont le propre est d'être générales et immuables. Et encore est-ce manière de parler ; en fait, ces lois sont suffisamment générales pour expliquer à satisfaction l'enchaînement des faits dans un domaine fixé, et suffisamment immuables pour permettre de provoquer à coup sûr, dans des conditions déterminées, un phénomène souhaité. Une science n'existe, elle n'est possible que par l'abstraction. Les mathématiques ne sont possibles que parce que le nombre, le volume, le plan, la ligne, concepts purs, font abstraction des objets tangibles qui leur ont donné naissance. Une science, une science pure, pour employer un mot commode, n'existe, avec la pleine validité de ses lois, qu'en faisant abstraction... de tout ce qui la gêne. La physique d'il y a trente ans voyait ses phénomènes troublés

par l'intrusion de facteurs chimiques, et la chimie d'alors n'en était pas plus à l'aise lorsque la physique intervenait trop brutalement. On nous dira évidemment que ces sciences pures sont aujourd'hui périmées, remplacées par une nouvelle, la physico-chimie, qui les a détruites en les absorbant. Mais voilà la biologie, sortie elle aussi du stade de l'autonomie, à laquelle la physico-chimie apporte ses lois, donc un certain nombre d'explications utiles, mais qui se révèlent insuffisantes ; et dans les cas même où l'explication est satisfaisante sur la cellule isolée, voire le tissu, le phénomène est modifié parce que la cellule fait partie d'un ensemble qui agit sur elle. Les exemples pourraient être multipliés, montrant qu'une science n'est valable, et possible, que par limitation dans l'espace ou le temps, simplification des données, c'est-à-dire des conditions du phénomène à observer ou reproduire, approximation choisie des résultats et abstraction inéluctable de certains facteurs, ignorés ou volontairement négligés comme impondérables, à l'échelle du phénomène étudié.

Représentons-nous alors l'Enfant, et en face de lui le Pédagogue, nourri de sa science. Quelle science ? La psychologie ? Elle fournit des renseignements précieux sur le fonctionnement de l'esprit, ses possibilités selon l'âge, les processus mentaux, etc., comme aussi sur les sentiments et l'évolution du caractère, mais avec une rigueur toute relative. De plus, l'état physique du sujet joue son rôle, et la physiologie est si intimement liée à la psychologie qu'elle ne saurait être ignorée. Mais encore, l'enfant avec ses camarades ou dans sa classe n'est plus l'enfant isolé, son comportement en sera influencé, et la psychologie de groupe doit être connue. Et enfin, notre Pédagogue serait-il possesseur de toutes ces sciences, l'Enfant se présenterait à lui en chaque instant, selon qu'il sort d'une scène de famille pénible ou d'un jeu tranquille, qu'il vient de lire un journal passionnant ou que son déjeuner lui pèse sur l'estomac, comme un problème complexe dont une partie des données échappent et surtout comme un être humain qui ne peut, sous peine de perdre ce caractère, et cette qualité, être assimilé à une machine ou un appareil de laboratoire dont les réactions peuvent être rigoureusement prévues ou provoquées. Il faut d'ailleurs relever ici que les sciences auxquelles nous venons de faire allusion sont loin d'être des sciences exactes (il n'y a pas de science sans étalon et sans mesures), que leurs lois sont plus qualitatives que quantitatives, et passablement aléatoires.

Pensant au but essentiellement pratique, et non spéculatif, de la pédagogie, on pourrait la considérer comme une science appliquée. Là encore, de fortes réserves s'imposent. Au temps pas très lointain où la psychologie et la physiologie tenaient en quelques volumes, il n'était pas inconcevable qu'un homme avisé fût capable d'appliquer avec fruit les enseignements de ces traités. Les ouvrages innombrables de ces dernières années ont incontestablement apporté une quantité de connaissances nouvelles, il ne convient pas d'en minimiser la valeur, mais, soit par les limites du domaine particulièrement restreint où le chercheur poussait à l'extrême ses expériences minutieuses, soit par la culture spéciale nécessaire pour comprendre et assimiler ces écrits nouveaux, ils sont d'une médiocre utilité. Ici comme ailleurs, le fossé s'est élargi entre le savant et l'homme moyen, fût-il cultivé, et l'on peut dire, paradoxale vérité, que plus l'ouvrage du savant spécialisé va loin dans le fouillis d'une science, moins il est accessible à celui qui voudrait l'utiliser. Et le Pédagogue a le choix entre appliquer une science sommaire, peut-être dépassée, ou ne pas appliquer de science du tout !

De quelque côté qu'on se tourne, aucune issue n'apparaît. Si les mots gardent leur sens, la pédagogie n'est ni une science, ni une science appliquée. Le vieux Littré a raison : c'est un art ! Que les gens sérieux se rassurent, ce mot a donné les mots artisan, artifice, et pas seulement le mot artiste...

Il faut parler de l'art du pédagogue, comme on doit parler de l'art de l'ingénieur (celui de faire les plans et de construire une machine nouvelle) ou de l'art du médecin (celui de soigner, d'opérer et de guérir), arts qui mettent en œuvre des méthodes et des techniques basées sur l'expérience, les sciences exactes et les autres sans y être trop étroitement asservis. Les similitudes entre les qualités requises pour pratiquer en ces trois domaines sont assez instructives pour qu'on s'y attarde un instant.

Comme l'ingénieur, le pédagogue (ce mot est bien désagréable, mais faute de mieux essayons de le réhabiliter, car éducateur fait tout aussi pédant !) doit faire un projet, un plan précis. Il doit savoir ce qu'il veut avoir donné en connaissances, en moyens d'agir et en qualités au jeune homme et à la jeune fille qui, à seize ou dix-huit ans, sortiront de sa zone d'influence directe. Comme l'ingénieur choisissant les matières, usinant chaque pièce et l'ajustant à sa place au moment voulu, mettant

sa goutte d'huile aux surfaces qui doivent jouer sans bruit, ses blindages de protection aux éléments les plus exposés, et dans un ordre bien déterminé, il doit avoir un plan de travail, un plan d'exécution, et le suivre. Rien ne sert de vouloir figoler certaines parties brillantes alors que la base n'est pas solide ; et si certaines pièces maîtresses manquent, l'éducation est ratée, comme la machine. L'analogie va plus loin encore : la machine n'est pas une somme de bielles, de paliers, de roues, de tuyauteries, de fils électriques ou d'engrenages, c'est un organisme qui, pour jouer son rôle, doit comprendre des bielles, des paliers, des roues, des tuyauteries ou des engrenages. Cet organisme complexe obéit à d'autres lois que celles qui régissent ses éléments isolés. On dit qu'un moteur est nerveux, un frein brutal, un régulateur automatique, paresseux, et ces termes sont plus que des images ; et l'ingénieur s'efforce de donner à sa machine nouvelle des qualités supérieures à celles de la précédente en perfectionnant tout organe sans oublier jamais l'interdépendance de ces organes, leurs mutuelles réactions et le fonctionnement de l'ensemble, *le seul qui compte*. Ce résultat, fonctionnement et qualités, peut être obtenu par des moyens différents non seulement dans le détail (forme, matière ou agencement des pièces), mais dans le principe même de certains dispositifs (ici électriques, là hydrauliques, ou mécaniques).

C'est en cela que réside l'art de l'ingénieur, car, pour finir, l'usager, soit l'ouvrier en face de sa plieuse automatique ou l'automobiliste au volant de sa voiture, ne voit que la machine complète et se préoccupe peu de savoir quels moyens divers, mais équivalents, ont été utilisés pour la construire. De même pour l'art du pédagogue, et le détail des programmes scolaires, des heures, des matières enseignées ou des méthodes utilisées durant six ans d'école n'est pas déterminant au moment où il faut choisir l'apprenti qu'on engage, l'employé et le chef qu'on charge d'une responsabilité, ou l'homme qu'on épouse...

Le médecin, lui, se trouve avoir affaire à un être vivant ; une machine, en un certain sens, comportant de véritables appareils ayant chacun sa mission particulière, organes de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, combinés eux-mêmes avec des dispositifs lui permettant de « saisir » le monde extérieur, le télémètre que sont les yeux, par l'accommodation, puis par la convergence, l'accéléromètre des canaux semi-circulaires de l'oreille, qui donne le sens de la verticale et rend sensible aux plus légères

variations de vitesse du corps ; avec encore des systèmes respiratoire, digestif, circulatoire, pompes à air et à eau, chaudière de combustion, filtres, usines chimiques, régulateurs divers, et un réseau nerveux avec centres émetteurs et récepteurs.

Cependant, si différenciées que soient ces diverses parties, devenues différentes par leurs propriétés physiques ou leur composition chimique, elles ont ce caractère unique de matière vivante, qui doit naître (c'est-à-dire se séparer d'une autre), assimiler, croître et mourir (c'est-à-dire faire retour à l'état de matière ou d'énergie). Leur croissance, leur santé, leur vie sont liées à la croissance, la santé et la vie de l'organisme entier. La médecine des siècles passés, mélange d'empirisme, d'ignorance et de haute sagesse, s'adressait à l'être tout entier. Les spécialistes sont venus, chercheurs, opérateurs, savants et techniciens de l'œil, de l'oreille ou des reins ; on leur doit de belles découvertes et des guérisons remarquables. L'erreur de quelques lustres, qu'on veut bien considérer comme révolus sans en être absolument sûr, a été de prendre chaque organe ou complexe d'organes isolément, de l'observer et de le soigner isolément ; alors que l'ensemble est là, toujours, et toujours réagit. On veut bien croire, puisque tout le monde le sait, qu'on ne soigne plus un malade pour son cœur alors que la cause première du mal décelé est dans le rein ou le foie, et qu'on ne conseille pas des lunettes de plus en plus fortes à celui dont un régime pourrait améliorer la vue. On sait maintenant deux choses de toute première importance : la première, c'est qu'à côté de causes locales, immédiatement visibles si elles existent, la défaillance d'un organe provient de causes plus lointaines et plus profondes, et que l'observation du fonctionnement d'un organe peut renseigner sur la santé d'autres organes et de l'être entier ; la seconde, c'est qu'on doit soigner un organe malade sans négliger l'ensemble, et que la guérison peut être parfois obtenue en n'agissant que sur *l'état général*. L'art du médecin, c'est de combiner les deux choses. C'est pourquoi le bon médecin, s'il est spécialiste, doit avoir une connaissance suffisante de la physiologie de l'être complet, et ne jamais l'oublier ; s'il n'est pas spécialiste, il peut être bon médecin, quitte à s'adresser, lorsque la technique de l'observation ou de l'opération dépasse ses moyens, au spécialiste voulu. Et il ne sera en aucun cas un très bon médecin s'il ne sait pas user de cette psychologie qui lui permettra d'agir sur le moral de son malade et de hâter la guérison.

La pédagogie a ceci de commun avec la médecine qu'elle comporte un problème général, l'éducation dans son ensemble, et beaucoup de problèmes particuliers, l'enseignement d'un certain nombre de branches qui incombe nécessairement, une fois dépassé le stade élémentaire, à des spécialistes ; des maîtres que leur érudition, leurs travaux, voire leur maîtrise même dans un domaine particulier privent du pouvoir d'agir dans d'autres domaines, et qui perdent de vue souvent le but général et final de l'éducation. Le parallélisme est manifeste : le maître secondaire et le professeur d'université sont des spécialistes aussi nécessaires que l'oculiste ou le dermatologue, comme eux capables de faire des merveilles, mais sujets aux mêmes erreurs ; le précepteur ou le maître primaire, comparable au médecin de famille, a une influence plus directe sur l'ensemble de la personnalité, un pouvoir plus grand, mais une mission et un savoir plus limités dans chacune des parties, et que le spécialiste devra compléter. La tâche des responsables de l'enseignement et de l'éducation est de faire intervenir le spécialiste au moment où il est nécessaire et de veiller à l'équilibre de l'ensemble, en n'oubliant jamais que chaque individu est une personne et doit être traité comme telle.

Ces considérations peuvent paraître oiseuses, amusantes peut-être, mais sans portée. Nous croyons au contraire qu'elles font saisir l'essence et les détails de la mission éducatrice mieux que des théories énoncées sur un ton doctoral. L'œuvre d'un homme (l'œuvre en action, et non l'œuvre réalisée) exige de son esprit et de son intelligence les mêmes qualités et les mêmes opérations pour arriver à un résultat dans des domaines totalement différents ; exactement comme Euler, Maxwell et Pareto pourraient utiliser les mêmes mathématiques pour résoudre certains problèmes d'hydraulique, d'électricité ou de sociologie. Les sciences de l'humain n'ont pas trouvé leurs mathématiques, mais il est certain que lorsqu'il existe des analogies suffisantes entre les données et les conditions d'un problème, d'une part, et son résultat cherché d'autre part, avec ceux d'un autre problème, la résolution exigera la mise en œuvre des mêmes moyens intellectuels. C'est pourquoi il n'est jamais inutile de se lever parfois de sa table de travail pour ouvrir les fenêtres et voir ce qui se passe ailleurs !

Le pédagogue est comparable au médecin ; son élève est un être qu'il n'a pas créé, qu'il connaît imparfaitement, qui vit en partie loin de lui, et en pleine croissance physique et mentale.

Comme lui, il corrigera les accidents les plus graves, s'il le peut, mais surtout il aidera et il laissera agir la nature. Les vrais médecins ne font pas autre chose. Cependant, la nature ne suffit pas pour meubler une tête, apprendre une langue étrangère ou la géométrie. Le pédagogue superpose donc au travail naturel une construction intellectuelle, il crée quelque chose, et en cela il est comparable à l'ingénieur. Selon le but spécial à atteindre (un employé de banque n'a pas besoin de savoir le latin, ni un pasteur la technique des changes), il choisira les éléments de l'instruction à donner et les développera dans la mesure nécessaire. Ce choix fait, il n'oubliera pas que l'éducation est primordiale, qu'il existe des équivalences, que la rigueur du raisonnement peut s'acquérir par le droit romain autant que par les mathématiques et la finesse de jugement autant par la biologie que par les auteurs grecs, par exemple.

Et la science du pédagogue, que devient-elle, dans tout cela, et la masse des traités, études, essais et publications ? Comparable ici à la fois à l'ingénieur et au médecin, le pédagogue apprendra l'indispensable, ce qui ne doit pas être ignoré, par l'École, son école professionnelle : de la science, mais déjà assimilée, élaguée, et présentée de manière utilisable. Ensuite, en pratiquant son métier (il peut poursuivre ses études théoriques, mais ne sera jamais un pédagogue), il continuera à lire : des traités, s'il en a le courage, pour confronter les idées nouvelles avec ses propres expériences, des travaux spéciaux, sur un point qui l'intéresse, des revues surtout, qui le tiennent au courant de l'évolution des choses. Cet *Annuaire romand de l'instruction publique en Suisse*, par exemple, qui fête sa quarantième année, prétexte à ces réflexions de vacances, résume ou expose, en des études bien faites, tous les sujets qu'un pédagogue peut aborder ; la théorie y voisine avec l'expérience ; il renseigne aussi sur les résultats pratiques obtenus et les perfectionnements souhaitables. Une revue de ce genre est déjà instructive par sa table des matières de quelques années, dont la variété rappelle que l'éducation n'est pas une chose simple qu'on puisse faire tenir en une devise, un slogan ou une formule. Science et documentation sont utiles, mais il s'agit moins de se documenter que de se cultiver.

La science n'apporte pas toujours ce qu'on pense. Les machines électriques n'ont pas fait de grands progrès parce qu'on sait que les particules d'électricité se déplacent à la vitesse de quelques centimètres par seconde et non comme un fluide

à 300 000 km/sec. Les régimes et l'alimentation rationnels ont peu bénéficié de la découverte des vitamines, qui n'a fait que donner la justification d'usages donnés par le goût et l'expérience. C'est dans d'autres domaines souvent, et toujours après un certain temps, que la science trouve son application. D'ailleurs tout savoir n'est pas tout pouvoir ; le pouvoir est surtout fonction de l'intelligence à utiliser son savoir.

Où l'art du pédagogue se distingue nettement des deux autres dont nous avons parlé, c'est qu'il est un art de transmission, de cerveau à cerveau, de caractère à caractère, d'homme à homme. Non un déversement de connaissances de celui qui sait plus sur celui qui sait moins, ou le façonnage d'un caractère, qu'une communication constante (aller et retour, le sens unique n'est guère efficace) telle que l'enfant comprend, apprend et se forme.

Enseigner, c'est faire apprendre ce qu'on a appris, c'est faire travailler une intelligence qui rencontre les difficultés qu'on a connues soi-même et qu'on cherche à diminuer, intelligence qui travaillera selon les mêmes processus, qu'on cherche à améliorer, et le souvenir sous-jacent des joies et des peines passées sera souvent plus fécond que toute science apprise. Tel maître sera vivant dans ses leçons d'allemand parce que les tableaux synoptiques ont empoisonné ses premières années, tel autre entraînera sans effort ses élèves dans la voie des mathématiques parce qu'il eut tant de peine, en son jeune âge, à en franchir les premiers obstacles. La didactique de chaque branche a ses méthodes, qui ont fort évolué, et il est bon que le débutant en soit instruit, mais bien vite il les adaptera à son tempérament personnel.

Eduquer, c'est provoquer et diriger l'évolution d'un caractère de manière à le rendre non tout à fait conforme au sien, mais conforme à l'image qu'on se fait de son propre caractère diminué de ses défauts et avec des qualités accrues ; poursuivre une action dans une période où l'imitation servile de la petite enfance fait place à une imitation infiniment plus subtile. Le maître (comme le père et la mère, qui sont aussi des éducateurs !), à côté des paroles et des gestes de son métier, exerce une influence par le ton de son verbe, la nuance de ses phrases, ses réactions en face des événements les plus minimes, son attitude, son comportement, son regard et son sourire. Ce qui explique le succès de pédagogues à l'érudition médiocre compensée par un caractère bien trempé et un cœur chaud. Eduquer, c'est apprendre à vivre, faire en sorte que les rayons issus de

sa personnalité en appellent d'autres dont les sources, personnalités en formation, en seront non pas épuisées, mais exaltées et épanouies ; créer un double courant où l'intuition, l'instinct, le sentiment, l'enthousiasme, la bienveillance, l'affection (toutes choses qui échappent à la science) ont leur part, et où l'exemple joue le plus grand rôle.

Oui, la pédagogie est un art, semblable à d'autres à certains égards, avec ses méthodes et ses techniques propres, mais un des plus nobles, car il se confond souvent avec l'art de vivre.

Août 1950.

PIERRE OGUEY.
